

res; au lieu du lendemain matin 8 heures, ils attendraient jusqu'au soir 20 heures. En revanche, le Colonel Rauf avait exigé que le chiffre de 2.000 fût porté à 3.000. Les 1.000 noms supplémentaires pourraient être transmis le surlendemain, à 8 heures du matin.

..

Lundi 7 Décembre — Grand branle-bas à la rue Marceschau, au bureau du Président.

Bien que le Grand Rabbin ait été en principe chargé de la mission du recrutement par les Allemands, on ne pouvait lui laisser le poids d'une tâche à laquelle ne le prédisposaient ni ses fonctions ni son tempérament.

Les hommes de bonne volonté viennent maintenant s'offrir spontanément, pour apporter à la Communauté, qui prend en mains l'organisation, le concours nécessaire. On organise fiévreusement le travail pour l'établissement des listes. Des équipes vont à la Municipalité pour relever les noms de tous les jeunes gens nés à partir du 31 décembre 1924 en remontant en arrière jusqu'aux années 1918, 1917, 1916, juste assez pour arriver au chiffre imposé.

De la Municipalité toute proche, les feuillets remplis parviennent aux dactylographes qui tapent sans arrêt. Une dizaine de machines travaillent; elles auront à subir un sort cruel, seront razzées avec tant d'autres, le 9 décembre.

En réalité, on recueillait ainsi des noms, mais on ignorait l'adresse actuelle des jeunes gens désignés. Quel moyen de la connaître? On envoie une équipe au Fichier des déclarations de biens juifs, au boulevard Bab-Benat, et une autre au Service des cartes d'alimentation, Square

de Verdun, pour essayer de découvrir les adresses véritables.

Tout cela ne donne pas de résultats sérieux, le temps faisant défaut. Au surplus, on ne tenait guère à donner un travail parfait, souhaitant au contraire créer une confusion susceptible de retarder l'entrée en action des Allemands.

L'essentiel était alors d'avoir des noms sur des listes; on se contente d'y parvenir assez tard dans la soirée. A huit heures, une première liste est remise. Le complément sera porté le lendemain matin.

..

Mardi 8 Décembre — Le drame se précise.

M. Borgel revient de la Kommandantur, accablé par la nouvelle désastreuse qu'il doit transmettre. Rauf a reçu les listes, mais il émet maintenant une exigence exorbitante, odieuse: il lui faut, pour le lendemain, non plus des noms, mais des hommes, des hommes équipés pour le travail, munis de couvertures, de provisions de route. Il en veut 3.000 et ils devront se trouver, pour moitié à la Caserne Foch, l'autre moitié à un embranchement, sur la route conduisant à Moghrane.

Ce serait trop peu dire que parler d'abattement, parmi les membres du Conseil.

Par un raffinement de cruauté, les Allemands exigent que les Juifs conduisent eux-mêmes leurs enfants à leurs oppresseurs.

La Communauté doit-elle se prêter à cette besogne?

Si elle ne s'exécute pas, quelles seraient les conséquences?

Avant de prendre une décision, on convient de s'adresser au Souverain du pays, en même temps qu'au Représentant de la France. Deux délégations vont tenter la démarche. Elles vont présenter une demande de protection, un appel angoissé; ceux auxquels elles s'adressent, ont donné divers témoignages, même en des temps difficiles, de leurs sentiments humains à notre égard. N'est-ce pas S. A. le Bey qui, recevant quelques mois auparavant les notables juifs, déclarait qu'il considérait tous les Tunisiens comme des frères, également chers à son cœur de père? N'était-ce point hier que M. Vimont, à l'issue d'une visite de M. Borgel, lui recommandait avec une insistance réelle, de ne « jamais oublier, au moment de la peine, le chemin de la Maison de France » ?

Hélas, le Souverain et le Résident Général ne peuvent que conseiller l'obéissance. Nous devons considérer ce qui nous arrive comme une fatalité, à laquelle il faut nous résigner.

De la compassion, mais rien de plus!

Le problème qui s'était posé depuis dimanche, demande maintenant une prise de position immédiate.

Devons-nous accepter le risque certain des excès les plus atroces, sans sauver pour cela les jeunes gens que les Allemands enrôleraient eux-mêmes de force? Devons-nous, au contraire, en intervenant comme tampon entre la Kommandantur et les Juifs, essayer de rendre moins pénible le sort de tous ces malheureux?

Evidemment, c'est là un rôle écrasant, ingrat, dangereux, car il est malsain pour des Juifs de se trouver sur le chemin des Allemands.

Il faut cependant s'y résoudre, n'ayant pas le droit de condamner toute une population, et surtout les pauvres gens de la Hara, qui n'ont pas où se cacher, à vivre les heures que tant d'autres ont souffert en Allemagne, en Pologne, en Russie occupée.

Un élément essentiel pesa surtout sur la décision qui fut prise: c'était l'espoir de la délivrance prochaine, l'idée que les Alliés seraient là dans quelques jours, quelques semaines au plus.

On avait déjà entendu la canonnade toute proche; sans doute, l'entendrait-on à nouveau bientôt, et avec le son du canon, le signal de la délivrance.

Temporiser, essayer de tenir sans dégâts, c'est le mot d'ordre.

On va donc prendre des dispositions pour s'exécuter, mais comment y parvenir dans un délai aussi court?

Le Grand Rabbin annonce aux fidèles dans les synagogues la loi de l'occupant.

On fait appel au volontariat, offrant 100 francs par jour à ceux qui viendront se présenter le lendemain à la Synagogue de l'Avenue de Paris, lieu de rassemblement.

Henry Sfez va s'y employer, Henry Sfez que nous verrons bientôt s'atteler aux tâches les plus ardues, et qui réalisera des prodiges dans la période héroïque de l'aventure.

On discute aussi de l'opportunité d'appeler un certain nombre de classes au travail obligatoire. Elle apparaît comme une nécessité, mais on ne s'y résoud pas encore.

Tout cela demande du temps, et il est d'avance certain qu'on ne parviendra pas à réunir pour le lendemain matin

les 3.000 hommes qui constituent le tribut demandé par les servants d'Hitler, ce Moloch des temps modernes.

Aussi décide-t-on d'aller à nouveau chez l'Amiral Esteva; on le prie de solliciter un délai normal pour permettre les opérations de recrutement. L'Amiral promet la réponse dans la nuit.

Nuit lourde d'angoisse, avec l'idée qu'on ne présentera le lendemain qu'une centaine de travailleurs au Colonel Rauf.

Vers 11 heures du soir, le Résident fait appeler M. Borgel et lui rapporte que tout délai est refusé. L'Amiral a cependant l'impression que, devant un commencement d'exécution, les Allemands ne se montreront pas inflexibles.

Il a plu toute la nuit et la tristesse qui se dégage de cette aube sinistre, ajoute au deuil de nos cœurs inquiets.

conscience. Son père, si terriblement secoué, est de plus  
de 20 ans. C'est que dans la plénitude de ses facultés et  
de son activité remarquable, ne fut pas comme tout  
les insupportables de l'entretien avec le Colonel. C'est  
donc pour qu'il soit accompagné dans cette démarche.

Il y a un coin silencieux.

Il s'adresse à cette... LE 9 DECEMBRE... s'y déclare  
disposé.

LE 9 DECEMBRE

**M**ERCREDI 9 Décembre! Nous n'oublierons pas de si-  
tôt cette journée douloureuse, et un frisson rétrospec-  
tif nous prend, à en retracer les pénibles étapes.

Dès 5 heures et demie du matin, la rue Marceschau s'af-  
faire. On se passe les dernières consignes pour le rassem-  
blement des volontaires à la Synagogue, l'équipement, les  
provisions de route.

Les membres de la Communauté arrivent les uns après  
les autres. Après M. Borgel voici, toujours le premier arri-  
vé et déjà sur la brèche, M<sup>e</sup> Nataf, ancien Président, que  
son honorariat n'empêche pas de prendre la part la plus  
active à tout le travail qui s'exécute; un peu plus tard, le  
D<sup>r</sup> Moatti, embrigadé dans le combat depuis dimanche.  
M<sup>e</sup> Paul Ghez, qui ne s'attendait pas, venu aux nouvelles  
avant d'aller au Palais, à se trouver, à dater de ce mo-  
ment, enrôlé dans une lutte commune et quotidienne à la  
quelle il se consacrera jusqu'à la fin; il en vient encore:  
voilà M<sup>e</sup> M. J. Bonan, le D<sup>r</sup> Sfez, et des hommes de bonne  
volonté de la première heure, dont le concours sera précieux:  
Albert Nataf, René Solal. D'autres, comme les frères Krief,  
Fernand Scemama, André Cohen, les D<sup>rs</sup> Maruani et Sa-